

Je raccrochai en poussant un profond soupir, comme une plainte muette d'avoir été trop longtemps retenue. Puis je corrigeai d'un geste sûr le parallélisme de la règle et du sous-main, alignai scrupuleusement les dossiers en attente de traitement sur mon bureau et époussetai à plusieurs reprises mon pantalon. Honteux de m'être, une fois de plus, fait houspiller par mon épouse pendant les horaires de bureau, je jetai un coup d'œil à mon collègue Henry qui, de l'autre côté de l'îlot de travail, derrière une rangée de vahinés en PVC dansant le tamouré, s'affairait six heures par jour à faire semblant de ne rien comprendre à rien, à moins que ce ne fût vraiment le cas, difficile à dire. De toute façon, je n'avais jamais vraiment compris moi-même quelle mission avait bien pu lui être confiée dans la boîte. J'en étais même arrivé à penser que c'était un envoyé du ciel, descendu parmi les hommes uniquement pour moi, dans le but de me porter secours, tel un ange gardien quelque peu atypique. Comme à son habitude, le corpulent polynésien trouillotait consciencieusement des comptes rendus et autres rapports d'expertise à l'aide d'une perforatrice préalablement réglée sur un espacement optimisé pour que les emplacements des trous ne correspondissent pas à celui des anneaux des classeurs, en faisant, à chacun de ses mouvements, tressauter ses biceps surdimensionnés qui ondulaient en vagues molles sur le cuivre de sa peau flasque. Je réprimai une grimace de dégoût, cette activité répétitive accentuant la puanteur eschatologique et scatologique qui se dégageait de la masse brune aux longs cheveux huilés du Hawaïen.

Au début, quand je m'étais vu imposer de partager mon bureau avec cette nouvelle recrue aussi exotique qu'encombrante, cette perspective m'avait rendu nerveux. En effet, *primo*, préférant faire cavalier seul, je n'avais jamais eu jusqu'à lors à partager mon espace de travail avec quiconque et n'en éprouvais aucune envie ; *deuzio*, les coups de fil incessants de Pascaline risquaient de révéler au grand jour certaines particularités de ma vie privée, ruinant ainsi l'irréprochabilité d'une réputation que je peaufinais avec maniaquerie depuis des années ; et, *tertio*, la nouvelle recrue en question était une sorte de phénomène inexplicable, une erreur de la nature qui avait de quoi dérouter. Cependant, deux observations me rassérénèrent rapidement : la première était que d'avoir un colosse du Pacifique au comportement et au fumet relativement improbables en face de vous vous donne à tout instant la merveilleuse impression que vous êtes vous-même outrancièrement normal, ce qui était très rassurant pour quelqu'un comme moi, et la seconde, que le bruit de la perforatrice est presque aussi apaisant que celui résultant du percement compulsif des bulles du papier bulle, un plaisir qui atteignait toutefois son acmé lorsque Henry prenait soin de perforer trois ou quatre pages à la fois, ce qui conférait un relief tout particulier à cette lénifiante mélodie. Avant l'arrivée de Henry, il m'arrivait parfois, - mais seul le Dr Mourrier, mon psy, était au courant de cette manie -, de subtiliser quelques décimètres carrés de papier bulle à l'économat. Juste de quoi me faire du bien en évacuant un peu de tension, pas de quoi fouetter un chat. Mais depuis que Henry était là, c'était formidable : je m'étais complètement désaccoutumé de cette vile inclination ! Certes, le gars empestait comme la mort ; toutefois, sa fétide présence offrait d'intéressantes contreparties : non seulement, n'ayons pas peur des maux, il m'avait guéri de ma tendance sadique-anale, mais en outre je me sentais libre de tout lui dire, même mes pensées les plus tordues, les plus sales ou les plus déplacées, alors que jamais je n'avais réussi à m'y résoudre chez le psy ! A chaque fois que je lui parlais, le Hawaïen hochait simplement la tête, sans me juger. « Merci, Seigneur, de m'avoir envoyé Henry, même s'il pue », que je me disais, alors.

Ce mardi qui devait bouleverser mon existence, après avoir raccroché, j'épongeai mon front avec mon mouchoir et m'efforçai de chasser de mon esprit la mimique méprisante de Pascaline qui s'affichait encore sur l'écran de mes pensées. Il faut que je vous explique qu'au fil des ans, j'étais devenu expert dans l'art de me représenter mentalement, rien qu'en entendant sa voix, la moindre expression de ma tendre moitié. Un moment plus tôt, tandis qu'elle me rappelait gentiment sur un ton excédé, pour la troisième fois de la journée et sans doute pas la dernière, de ne pas oublier d'acheter une baguette pas trop cuite et de passer prendre son tailleur Cacharel en soie outremer au

pressing, que ce n'était quand même pas beaucoup me demander comme participation aux tâches ménagères, et que, fallait-il le souligner, non seulement c'était elle qui ramenait le plus gros salaire, mais qu'en outre je n'avais pas été foutu de lui procurer un orgasme depuis au moins six mois (Comme les femmes exagèrent ! Enfin, la vôtre, je ne sais pas, mais la mienne, c'est certain : son dernier orgasme, je m'en souvenais très bien, parce que ça arrivait rarement, remontait au soir où son frère avait été admis aux urgences, le petit con ayant préféré faire une péritonite plutôt que d'aller au théâtre avec nous. Cela ferait pile quatorze semaines ce samedi. Et le pire, dans tout ça, c'était qu'on n'avait même pas pu se faire rembourser les billets), je savais pertinemment qu'elle arborait cette petite moue hautaine, légèrement plus tombante à droite qu'à gauche, celle-là même que j'avais tout d'abord trouvée si charmante, lorsqu'elle prenait son air pincé, son petit poing joliment campé sur sa hanche, tout en me décochant le plus irrésistible des regards méprisants qui soient au monde. Car c'est bien là ce qui m'avait conquis : Pascaline était adorablement odieuse. Elle excellait dans l'art de me rabaisser, de me mettre mal à l'aise, d'appuyer pile là où ça fait mal, et elle s'y ingéniait avec une maestria et un acharnement hors du commun. Vous pensez peut-être que je n'étais qu'un pauvre diable qui n'avait rien fait pour mériter un tel sort. Détrompez-vous ; je puis vous assurer que j'avais assidûment courtoisé cette glorieuse vache qui rit, (*Arrête tes conneries, bordel ! Après, c'est le narrateur qui va prendre !*), glorieuse walkyrie, disais-je, qui me toisait avec dédain et dont le regard trahissait l'impérieuse envie qu'elle nourrissait de m'écraser comme un vulgaire cancrelat. Or, plus elle était objectivement désagréable et menaçante, et plus, dans ma folle et névrotique confusion, je la trouvais excitante. Plus elle laissait libre cours à sa malveillance, et plus je me sentais désireux de me retrouver à sa merci, victime offerte et consentante, adulant l'exquise indécatesse de mon superbe bourreau.

Afin de cesser de penser à Pascaline, je me mis à expliquer à Henry, auquel, vous l'avez compris, j'avais découvert que je pouvais tout dire sans que cela ne prît à conséquence, qu'éclater les bulles du papier bulle n'était pas sans points communs avec le soulagement que j'éprouvais jadis, lorsque je perçais les petits lumignons rouges qui me décoraient la figure, le torse et les épaules, entre quinze et vingt-et-un ans, sauf que dans le dos, accroche-toi pour arriver à te les percer toi-même. « Tu vois, c'est pour ça qu'on a besoin des autres dans la vie », conclus-je d'un ton grave. En réponse à ces paroles emplies de sagesse, le Hawaïen hocha la tête. Comme cela m'arrivait de temps à autre, je ne pus m'empêcher de me demander si cette grosse limace nauséabonde ne faisait pas, en réalité, semblant de ne pas comprendre un traître mot de ce que je lui disais, avant de réaliser brutalement, pour la première fois de mon existence, que le papier bulle n'étant pas en papier, il aurait été plus approprié de parler de film bulle. « Mais un film sans acteurs et avec des bulles, tu vois, repris-je à l'intention de Henry, comme une BD ou du champagne, où les bulles seraient en fait des intertitres, parce qu'un film comme ça, c'est forcément muet. »

Henry émit un petit bruit, qui pouvait passer pour un signe d'approbation, ou un pet, ou peut-être même les deux en même temps, l'atmosphère en permanence viciée de notre bureau m'empêchant d'en avoir le cœur net. De toute façon, je ne voyais pas comment on pouvait exprimer quoi que ce fût d'intelligible, ou mieux, d'intelligent, dans une langue dont l'alphabet ne comporte que douze lettres, à savoir, les cinq voyelles a, e, i, o, u, et les sept consonnes h, k, l, m, n, p et w. Quand x (qui ne figure même pas dans cet alphabet de Schtroumpfs!) tend vers plus l'infini, tous les mots devaient finir par se ressembler, c'était mathématique ! Ceci dit, il fallait bien reconnaître que depuis que Henry s'était installé en face de moi, cela me permettait de faire l'économie de pas loin de huit cents euros par mois. Bien sûr, je n'avais pas dit à Pascaline que, comme mon ange gardien m'avait guéri, j'avais laissé tomber ma psychanalyse. J'avais bien trop peur d'elle ! Le seul inconvénient de ma guérison, c'était que désormais je ne prenais plus aucun plaisir à la craindre. J'avais beau essayer de me souvenir comment on fait pour trouver excitant de se faire insulter, humilier ou frapper, le circuit de la récompense alimentant le désir était en rade. La petite loupote ne s'allumait plus.

Cela faisait maintenant trois mois que cette espèce d'étron géant stéatorrhéique au babillage de ukulélé me bouchait une vue que j'avais toujours crue imprenable sur le calendrier épinglé au mur, grand papillon rectangulaire aux ailes de sable blanc, cocotiers et mer turquoise. Le géant était arrivé un matin sans crier *kahua* (qui, en hawaïen, ne désigne pas le café, mais une gare ferroviaire ou, si vous aimez mieux, la sagesse et la puissance qui résident au plus profond de nous), parce qu'Odile, la DRH, complètement accro aux îles du Pacifique sud avait décidé de rapporter de son dernier voyage à Hawaï un souvenir peu ordinaire (*bah oui, y'a pas plus accro qu'Odile*). C'est ainsi qu'un beau jour, plutôt qu'une planche de surf, elle avait appliqué avec Henry sous le bras, un mètre quatre-vingt-dix, cent-soixante-seize kilos, dont trois rien qu'en poils dans les oreilles, - à ce sujet, vous serez sûrement intéressés d'apprendre que le mot « poil » se dit « *huluhulu* » en hawaïen. Il s'était présenté en disant : « *Aloha. 'O Henele ko'u inoa.* »

*Henele*, c'était la prononciation sauce hawaïenne du prénom Henry sauce américaine, avait précisé Odile, avec une petite voix aiguë et l'air de quelqu'un qui est sur le point d'éternuer.

« Victor », que j'avais répondu. Je tiens à souligner que, jusque là, je n'avais rien contre les Hawaïens, ni contre les obèses, ni contre les gens qui puent. Et tout en lui serrant la main, je me demandai si le gars venait de lâcher un vent monstrueux ou si c'était son haleine qui exhalait cette suffocante odeur de charogne fraîchement déféquée. Après ces politesses d'usage, une chose entraînant une autre, nous ne nous étions plus dit un mot pendant deux semaines.

Néanmoins, j'eus tôt fait de remarquer que la DRH venait souvent dans notre bureau, cherchant visiblement un prétexte pour se rapprocher de son souvenir d'Hawaï. Les premières fois, je n'y faisais pas plus attention que ça. Jusqu'à ce qu'un jour, j'observasse ce qui suit : Odile, normalement aussi froide et appétissante qu'un carré de poisson surgelé, s'immobilisa à un pas derrière lui, ferma les yeux, releva le menton, et je vis alors son visage s'empourprer, tandis que sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement. « Elle nous fait quoi, là ? m'inquiétai-je. De l'hyperventilation ? » Et j'étais à deux doigts de téléphoner aux secours. Mais un instant plus tard, elle rouvrit les yeux, et je constatai que ceux-ci brillaient d'un éclat anormal, que ses traits semblaient particulièrement détendus et que, aussi incroyable que cela puisse paraître, elle était belle. « Putain, mais y s'passé quoi dans cette tête aujourd'hui ? que je me dis en moi-même. Non, parce que je ne sais pas si j'ai été bien clair, là, mais, Odile, c'était un thon. Ou alors le genre de nana dont on dit, en euphémisant, qu'elle a une beauté cachée et, croyez-moi, la sienne était tellement bien cachée qu'heureusement qu'on avait inventé le GPS. Seulement voilà, il venait de se passer un truc, là. Un truc de dingue. Il s'écoula peut-être une minute avant qu'elle ne recouvrît son apparence habituelle.

J'aurais pu me dire que j'avais la berlue, que j'avais mangé quelque chose d'avarié, ou dieu sait quoi, si je n'avais vu de mes propres yeux le miracle se reproduire. Et pas seulement avec la DRH. En fait, dès qu'une femme pénétrait à l'intérieur du périmètre personnel de Henry, elle subissait une métamorphose indécente. C'est ainsi que, peu après, je vis Nathalie, notre jolie rouquine de secrétaire qui n'appartient pas du tout, mais alors pas du tout du tout, à la famille des thonidés, gonfler le torse en s'humectant les lèvres, - je vous laisse libre d'imaginer lesquelles -, cambrer les reins, et rejeter la tête en arrière, en lâchant à la fois son agrafeuse et un gémissement qui m'aurait fait jurer qu'elle ne venait pas de se mordre la langue. Une fois encore, après quelques instants, je relevai la même symptomatologie : l'intensité brûlante de son regard, le rose qui lui était monté aux joues et le bonheur qui irradiait son visage d'une chavirante sensualité, tandis qu'elle reprenait haleine, tout en s'efforçant de dissimuler son trouble. Intrigué, je me mis à suivre Henry afin d'étudier le phénomène. J'allai même déjeuner avec lui à la cafétéria à plusieurs reprises. Ce n'est pas le genre de choses que je fais d'habitude, mais j'avais besoin d'en savoir plus sur ce type dont personne ne parlait la langue, qui n'avait jamais l'air de bosser, qui était quand même relativement monstrueux, et qui semblait détenir une sorte de super-pouvoir sur les gonzesses. Je n'allais pas tarder à découvrir qu'il tirait ce super-pouvoir du « *māmalu o wahine* », l'ombrelle de la vahiné.